PRESENTE / PRESENTEERT

DEMAIN JE TOMBE AMOUREUX

un/een film de/van Martin Provost

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE NAMUR 2026 (FIFF) – Film de clôture
FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM DE COMÉDIE DE LIÈGE 2026 (FIFCL) – Film de clôture
LOCARNO FILM FESTIVAL 2026
FESTIVAL DU FILM FRANCOPHONE D'ANGOULÊME 2026

France/Frankrijk - 2026 - Couleur/Kleur - 107' - 5.1 - 161.489
VO en français avec ST NL/OV in het Frans met NL OT

Distribution / Distributie : **IMAGINE**

SORTIE NATIONALE RELEASE
25/11/2026

BIENVU / GOEDGEZIEN : Tous les âges / Alle leeftijden,
Langage grossier / Grof taalgebruik

T : +32 2 331 64 31 / M Gudrun Burie : +32 498 10 10 01
trailer, dossier & photos / foto's : www.imaginefilm.be &
https://imagine.cinemapp.pro

SYNOPSIS

FR

Le jour de son départ à la retraite, Émile, professeur de lettres à Dieppe, donne à ses jeunes élèves un dernier cours sur la littérature et l'amour, les encourageant à devenir les poètes de leurs propres existences. Une élève l'interroge sur ses propres sentiments. Émile est-il toujours amoureux de sa femme ? Incapable de répondre, il découvre, une fois rentré chez lui, que sa femme l'a quitté. Le voilà contraint d'appliquer à lui-même ses propres préceptes. Deux rencontres et une retrouvaille vont alors l'aider à se réinventer.

NL

Op de dag van zijn pensionering geeft Émile, docent literatuur in Dieppe, zijn jonge leerlingen een laatste les over literatuur en liefde, waarbij hij hen aanmoedigt om de dichters van hun eigen leven te worden. Een leerling vraagt hem naar zijn eigen gevoelens. Is Émile nog steeds verliefd op zijn vrouw? Hij kan geen antwoord geven en ontdekt, eenmaal thuisgekomen, dat zijn vrouw hem heeft verlaten. Nu moet hij zijn eigen leer in de praktijk brengen. Twee ontmoetingen en een weerzien helpen hem om zichzelf opnieuw uit te vinden.

EN

On the eve of retirement, Émile delivers one final lesson about love and literature, urging his students to become the poets of their own lives. But is he still in love himself? Unable to answer, he returns home only to discover that his wife has left him. Émile must now live by the very words he's been preaching, and thanks to unexpected encounters his life is turned upside down, helping him to reinvent himself.

INTERVIEW WITH MARTIN PROVOST

Après deux films d'époque, vous revenez à la période contemporaine. Comment est né ce film qui parle d'amour en mêlant relations amoureuses et poésie à travers le prisme d'un prof de lettres, inspiré dans son métier, mais à bout de souffle dans sa propre vie sentimentale ?

J'arrive à un âge où je réfléchis à ma vie amoureuse – je regarde en arrière et je m'interroge sur mes choix : où m'ont-ils mené et qu'ai-je appris de l'amour ? Il me semblait qu'aborder ces enjeux en parlant de poésie était une bonne entrée en matière, car au long de sa vie tout individu est accompagné dans sa vie amoureuse par la poésie. Qui n'a pas été éveillé, éclairé, transformé dans sa jeunesse par un poème de Rimbaud, d'Apollinaire, par certaines chansons de Ferré, Barbara ou Brassens ? Ils sont là pour nous faire prendre conscience que le verbe, c'est aussi de la chair. J'avais envie d'aborder l'amour du point de vue d'un homme, un homme en relation avec la jeunesse, un prof de lettres, qui a choisi de vouer sa vie à ses élèves, mais qui s'aperçoit sur le tard qu'il est passé à côté de sa femme. Le jour de son départ à la retraite, il donne un dernier cours autour du lien entre la poésie et l'amour, et, un rien provocateur, il interroge ses élèves : « Qui a déjà regardé un film porno sur son téléphone ? ». Alors que personne ne lui répond, il affirme vaillamment que lui, oui, et il en profite pour donner à ces jeunes élèves quelques conseils pour les débuts de leur vie amoureuse. C'était une bonne entrée en matière pour explorer ce qui va suivre. Car il se retrouve bientôt seul, confronté à un désespoir amoureux et sexuel, et contraint de traverser toutes les étapes qu'il préconise à ses élèves pour retrouver l'amour.

La structure narrative et les dialogues sont d'une grande liberté qu'on retrouve aussi dans la mise en scène.

Comme pour mes autres films, tout est très écrit, très structuré. Cette fois, je voulais rompre avec ma manière de tourner, retrouver une forme de liberté. J'ai travaillé au Stead pour être au plus près des personnages, au cœur de leur vie. Aucune image – ou presque – ne devait être fixe. Ce parti-pris induisait quelque chose dans le jeu des acteurs, constamment en mouvement. Fabrice Luchini s'est approprié le texte et je l'ai laissé entièrement libre, ce qui n'est, en général, pas du tout ma façon de faire. Le texte était là, bien sûr, mais il réinventait les dialogues. C'est sa façon à lui de se sentir libre.

L'injonction d'Émile à ses élèves « vous avez le droit d'être des poètes » traverse le film…

C'est ma conviction. Je me souviens que lorsque j'avais 15 ou 16 ans, alors que j'avais une relation très difficile avec mon père, il m'a offert Lettre à un jeune poète de Rilke. Avait-il pressenti quelque chose, ce que je cherchais ? Sans doute… Je n'ai jamais pu en parler avec lui. Mais le livre est resté. Il fait partie de ma vie, il m'a accompagné, guidé pendant toute ma jeunesse, et je vois aujourd'hui, à mon grand âge qu'après les questions qu'il m'a faites me poser, comme dit Rilke, je suis entré dans les réponses. C'est le propre d'une vie. Apprendre de ses erreurs. Et j'en ai fait beaucoup ! Je crois que sans ce livre, je ne serai pas l'homme que je suis aujourd'hui. Il est au départ du chemin intérieur indispensable à toute création. Et un lien précieux et invisible avec mon père. C'est pourquoi, quand Émile encourage ses élèves à être les poètes de leur propre existence, il cherche avant tout à leur donner une perspective, de l'espoir, à les élever. Cela me fait penser à la phrase d'Arletty « On ne vieillit pas quand on s'élève ». J'en suis convaincu : le regard que l'on porte sur les êtres et les choses, s'il reste poétique, respectueux de toute différence, exempt de tout jugement, vous grandit. Et grandir, en vieillissant, c'est aussi revenir à une forme d'innocence… C'est le dernier cadeau qu'Émile fait à ses élèves (mais aussi à lui-même) avant de quitter définitivement l'Éducation Nationale.

Émile, alias « Milou », semble d'abord s'inspirer du Luchini épris de littérature et de poésie, de La Fontaine à Flaubert, puis le personnage prend des chemins de traverse. Comment l'avez-vous imaginé ?

Il y a eu plusieurs étapes, mais quand mes producteurs m'ont suggéré Fabrice Luchini pour Émile, j'ai tout de suite pensé que c'était la bonne idée. J'ai entièrement réécrit le script pour lui. C'est ce que je fais toujours : je réécris le scénario pour les acteurs, car les castings évoluent, et lorsque j'écris, j'ai toujours la voix de l'acteur ou de l'actrice qui va jouer le rôle dans l'oreille, son phrasé. Il faut que l'écriture et l'acteur se rejoignent. Grâce à l'arrivée de Fabrice, le film a pris toute sa mesure. Un homme qui part à la retraite, ce n'est pas anodin, je parle à une partie importante de la population, car c'est le moment de réinventer sa vie, de s'élever, comme le dit si bien Arletty.

Alors qu'il encourage ses élèves à tomber amoureux et à vivre leurs premières expériences, il se retrouve lui-même, l'homme censé être aguerri, dans la même situation que ces jeunes gens inexpérimentés…

Alors qu'il est seul et paumé, il se retrouve confronté par hasard à sa toute première passion amoureuse, Lala (Emmanuelle Devos), qui l'amène à réfléchir à tout ce qu'il a traversé pour en arriver là. Je pense qu'on n'évolue pas sans se libérer de certaines attaches, sans grandir à soi-même, et pour y parvenir, il faut apprendre à quitter jusqu'à ceux qu'on aime, se libérer de certains attachements. S'affranchir d'une histoire d'amour doit être aussi un acte d'amour – même si tout dépend de la manière dont on le fait. Émile, lui, n'a pas accepté de se séparer de Lala, et il va être obligé de le faire.

Les personnages nous surprennent constamment, à commencer par la sœur, séparée elle aussi, qui dit avoir redécouvert le plaisir physique depuis qu'elle est sur Tinder…

Hélène Alexandridis, qui interprète Perrine, est une vieille amie. J'ai écrit le rôle pour elle. C'est une grande comédienne de théâtre, exceptionnelle aussi dans le THÉRÈSE d'Alain Cavalier, film très important pour moi. Je ne voulais surtout pas condamner son personnage et la facilité aurait été de la cantonner dans le rôle d'une bourgeoise traditionnelle, un peu aigrie, qui sermonne tout le temps son frère. Car c'est aussi une femme intelligente, qui a compris que le monde a évolué, et qui ne dédaigne pas les outils modernes comme Tinder grâce à qui elle s'est trouvé un amant « pas présentable ». Elle fait partie des femmes qui s'accordent, à l'âge de la retraite, l'épanouissement physique qu'elle n'ont pas connu avec leur mari. D'ailleurs, si on regarde tous les personnages féminins du film, on se rend compte qu'elles se sont toutes affranchies des hommes, ou qu'elles sont sur le point de l'être. À cet égard, le film est très féministe. Mais j'ai toujours été du côté des femmes.

Émile, qui est un vieil égoïste axé sur ses propres questionnements, surprend lui aussi en ne voulant surtout pas que sa mère soit placée dans un EHPAD et en se montrant très tendre avec elle.

C'était quelque chose qui me tenait vraiment à cœur. En effet, ma mère est morte juste avant le tournage et je l'ai accompagnée jusqu'à son dernier souffle. Ce fut une aventure forte, essentielle, fondatrice. Émile ne s'est jamais vraiment occupé de la sienne, il a laissé faire sa sœur. Mais il a un principe lié à la maison familiale, cette maison qui risque de s'effondrer avec la falaise – c'est le désir profond que sa mère y reste jusqu'à son dernier souffle. Le départ de sa femme l'oblige à faire sa part auprès de sa mère, et c'est une découverte. Fabrice est bouleversant dans ces séquences. Il y a de vrais moments de grâce.

Fabrice Luchini porte magnifiquement le film.

C'est un très grand acteur. Je l'avais vu au théâtre dire les textes de Victor Hugo et il m'avait bouleversé. Il m'a rappelé ces acteurs de théâtre que j'ai côtoyés dans ma jeunesse, Roland Bertin, Michel Aumont, Philippe Clévenot… Je le lui ai dit et ça a été le point de départ de notre accord. Fabrice est un acteur très exigeant, infiniment doué. Maintenant c'était à moi de l'emmener dans mon univers, sans qu'il s'en rende trop compte. Par moments, il se laissait faire, à d'autres, moins. Mais quand j'y pense maintenant, cela a participé à la construction du personnage…

Est-ce qu'on dirige un acteur comme lui ?

Bien sûr. Et c'est l'essentiel du travail d'un metteur en scène. Mais à partir du moment où je faisais un film avec Fabrice Luchini, je devais aussi accepter la règle du jeu, le laisser faire, lui donner assez de liberté et de confiance pour qu'il se dépasse lui-même. C'est ce qu'il a fait dans la première séquence avec ses élèves. Il s'est donné à fond, et je trouve que ça se voit. Diriger un acteur, c'est aussi ne jamais oublier qu'il est avant tout un personnage, et je devais ramener à chaque fois Fabrice à Émile. Il y a beaucoup d'enfance en Fabrice, et il a laissé cette part de lui transparaître dans le film. C'est le fond de la personnalité d'Émile.

Le film se déploie comme le parcours initiatique amoureux, chaotique et tendre, du protagoniste. Qui sont les trois femmes qui jalonnent sa route et (r)éveillent ses désirs, son appétit de vivre, sa libido ?

Au départ, j'avais en tête les 3 stades de l'amour chers aux Grecs, Éros, Philia et Agapè, stades qu'Émile va devoir traverser pour se trouver lui-même et accepter une nouvelle rencontre. Ces trois stades sont représentés par trois personnages féminins, trois femmes qui vont l'initier à une nouvelle façon d'aimer, plus attentive et respectueuse des femmes. Je pense que ce sont des stades que nous traversons tous au cours d'une vie. Il y a d'abord Nadège, interprétée par Carole Bouquet. C'est Éros, le désir charnel, l'amour attraction. Personnage haut en couleur, qui affirme son désir de bousculer les codes, elle le poursuit, le terrifie, jusqu'à ce qu'il découvre en elle une poésie, un amour des mots et des textes, une conscience de la souffrance animale… alors il s'abandonne à elle. Avec Nadège, il se redécouvre un corps capable d'aimer.
Audrey, interprétée par Chiara Mastroianni, est une femme désespérée, qui a vu le jour même son mari dans les bras d'une autre. Une petite bourgeoise toute simple qui n'aspire qu'à une vie toute simple, une vie de famille, rien de plus. En un éclair, elle quitte tout. Et se retrouve à Dieppe sans trop savoir comment, sinon qu'elle est montée dans un train. Quand elle tombe sur Émile en pleine nuit, elle veut en finir en se jetant dans la mer. Lui a décidé de changer quelque chose à sa vie, et commence par se délester de ses livres qu'il bazarde dans une boîte à livres. Elle le bouscule, une discussion commence, et elle lui avoue qu'elle n'aime pas lire. Il lui donne un sac rempli de livres, l'encourage, lui promet que ça va changer sa vie. C'est ce qui va la sauver. Audrey, c'est Philia, l'amour amitié – une forme magnifique d'amour sans sexualité – un échange qui dépasse déjà les limites du corps. Bien sûr, ils vont tomber amoureux l'un de l'autre, mais c'est la confusion des sentiments, et ils vont vite le comprendre. Car Audrey et Émile sont les miroirs l'un de l'autre, ils vivent la même chose, ils se vivent en victime d'une trahison, mais leurs échanges leur permettent de mettre tout ça en perspective, de prendre aussi leur part, pour ne pas rester des victimes.
Laetitia, « Lala », incarnée par Emmanuelle Devos, c'est le premier amour d'Émile, celui qui a déterminé sa vie. Il va la retrouver et tomber à nouveau amoureux d'elle, repasser par toutes les émotions qu'il a connues à 25 ans, et les dépasser. Lala, c'est la grande histoire qui l'a marqué au fer rouge, une histoire qui s'est arrêtée brutalement parce qu'il a manqué de courage. Elle revient à Dieppe parce qu'elle a perdu son père. Et elle n'était pas revenue

depuis 40 ans. Sauf qu'elle n'est plus la gamine admirative du jeune prof, elle est devenue une femme libre, une femme sans cesse confrontée au réel. Avec Émile, elle pourrait accepter aujourd'hui la vie dont elle rêvait à 18 ans, de vieillir dans la belle maison où elle allait livrer autrefois le poisson (elle est fille de pêcheur) mais l'appel de la liberté est plus fort. L'histoire entre eux se répète. Sauf que, cette fois, l'acceptation d'Émile lui permet d'accéder à un amour libérateur, un amour sans condition, peut-être la forme la plus élevée de l'amour. C'est Agapè, l'amour altruiste, l'amour désintéressé.

Comment avez-vous eu l'idée des lectures de poèmes comme transitions ?

L'idée m'est venue pendant que je travaillais sur mon découpage. Pour échapper aux fondus au noir et marquer le passage du temps, j'ai imaginé ces visages qui incarnent l'avenir, mais aussi la pérennité du temps, car ils sont aussi les « vieux » de demain. Bientôt, ce sera leur tour. Et c'est ce qu'il y a en germe dans la première séquence. Les retrouver à la fin, c'est montrer que nous traversons tous l'existence avec ce très fort besoin d'aimer, souvent travesti par un très fort besoin d'être aimé.

Comment avez-vous choisi les trois actrices qui incarnent les trois visages de la féminité ?

J'avais Emmanuelle Devos en tête depuis le début car on avait tourné ensemble VIOLETTE et nous avions hâte de nous retrouver.
Chiara Mastroianni me touche beaucoup. C'est une corde sensible, presque impalpable, aux limites de l'effacement, et pour le rôle de cette petite bourgeoise qui décide de prendre sa vie en main et accepte le premier boulot qui se présente, femme de ménage, j'étais sûr de mon choix. Elle a tout de suite accepté. Elle m'a d'ailleurs avoué qu'elle trouvait quelque chose de méditatif dans les tâches ménagères.
Chiara a quelque chose en elle de très simple, une façon à elle de ne pas prendre sa place, de s'excuser en permanence d'être là, qui me bouleverse. C'est une belle personnalité riche et complexe.
Pour Nadège, il me fallait une figure, une actrice puissante, et j'ai eu la chance que Carole Bouquet accepte tout de suite. On s'est rencontrés, elle connaissait mon travail… Le désir d'un acteur est très important pour un metteur en scène, c'est déjà une partie du chemin. Je voulais changer quelque chose en elle, rompre avec l'image de la grande bourgeoise qui la caractérise, et cette perspective l'a enchantée. Je lui ai montré une photo d'Olga Tokarczuk, prix Nobel de littérature, avec sa frange de travers et sa couronne de dreadlocks. Elle a trouvé ça génial. À partir de là, Carole a pris les choses en main et elle est arrivée sur le plateau avec la coiffure qu'elle a dans le film. Plus de frange, mais beaucoup de dreadlocks ! C'est une femme qui donne tout, qui y va à fond. Forte et fragile à la fois.

Il y a tout un travail sur les couleurs, avec le rouge associé à Emmanuelle Devos, le vert à Chiara Mastroianni, et le violet à Carole Bouquet.

En effet, chaque personnage a sa couleur, mais aussi sa petite musique, comme dans Pierre et le loup de Prokofiev. Il y a le vert d'eau pour Audrey : si elle envisage de mourir dans la mer, elle va vivre entre deux eaux jusqu'à sauver Émile comme il l'a sauvée, toujours dans la mer ; il y a le violet pour Nadège, l'esprit, l'intelligence, une forme de noblesse royale ; et le rouge pour Lala, la passion, la colère, mais aussi le courage.

La ville de Dieppe est quasiment un personnage à part entière.

Avec Guillaume Schiffman, chef-opérateur du film, on a fait le choix du vrai Scope pour mettre en valeur cette ville-port construite sur une lagune, avec ses falaises majestueuses peintes

par Pissarro et Monet, hélas en danger, et la mer qui se retire très loin. La couleur de la mer est très particulière à Dieppe, d'un bleu d'albâtre opaque presque laiteux et épais. Parfois, le soir, j'allais m'asseoir sur les galets et je regardais les ciels changeants et tourmentés. C'était un spectacle en soi. La ville est passionnante par son architecture, car elle a un passé glorieux. Le port est bordé d'hôtels particuliers d'un côté, témoins de son passé important – Louis XIV s'est baigné pour la première fois à Dieppe – et de l'autre, il y a le fameux Pollet, le quartier populaire des corsaires et aujourd'hui des pêcheurs, avec ses petites maisons collées les unes aux autres. Quand vous marchez sur la promenade du bord de mer, toutes les classes sociales sont mélangées. On a le sentiment que quelque chose de ce côté-là fonctionne à Dieppe. Et puis, il y a les marcheuses qui sont les authentiques marcheuses de la ville et qui marchent dans cette mer par toutes les saisons. Quel bonheur de tourner avec elles ! Elles font partie de l'histoire de la ville. Comme les élèves du lycée Jehan Ango où nous avons tourné, aux murs couleur de la mer.

La musique est centrale, qu'elle soit lyrique ou issue de la variété, sans parler du score de Vincent Delerm…

Je ne suis jamais très à l'aise avec le choix d'un compositeur. Pour ce projet, il me fallait quelque chose de grave et de léger à la fois – une musique avec une résonance poétique, mais aussi littéraire. On m'a parlé de Vincent Delerm, c'était presque une évidence. On s'est rencontrés et l'évidence s'est confirmée. Il m'a dit : « Je ne fais pas de la musique de film, je fais de la musique ». Je cherchais un univers personnel qui puisse porter le film. Il s'est mis au travail et j'ai très vite reçu des mélodies. C'était beau et juste. Nous nous sommes très peu vus Vincent et moi, tout s'est fait à distance. Ça me convenait parfaitement, je suis aussi sauvage que lui. Il a voulu faire sa version de On s'aimera de Léo Ferré, que j'écoutais en boucle quand j'avais 15 ans, et que je voulais depuis le début dans le film. Il l'a faite, et c'est un peu comme les élèves qui disent des poèmes tout au long du film, une ponctuation au présent qui dit que le besoin de transmission opère toujours des miracles, qu'il est nécessaire pour ne pas dire indispensable, que tout n'est qu'éternel recommencement…

INTERVIEW WITH FABRICE LUCHINI

Vous aviez déjà incarné un prof de lettres dans le film de François Ozon, DANS LA MAISON, et souvent un amoureux de littérature. Mais dans DEMAIN JE TOMBE AMOUREUX, vous faites un pas de côté dans un registre où on ne vous avait jamais vu.

Ce qui m'a amusé, c'est que Martin et moi avons deux caractères très différents : il a un regard positif sur la vie, alors que je suis davantage issu d'une tradition à la Cioran, plutôt pessimiste. D'où le pas de côté de mon personnage dans le film : Émile est dépourvu de cynisme et il a un univers romanesque, alors que je suis davantage dans un registre plus sombre et angoissé. Martin a réussi à m'emmener vers une positivité émotionnelle qui ne
me ressemble pas.

Qu'avez-vous pensé du scénario ? Vous a-t-il surpris, amusé, intrigué ?

L'idée était très attrayante : Émile est un amoureux de la langue française, un professeur de français très heureux de transmettre sa passion à ses élèves ; on le voit dans la première scène donner un cours très vivant sur l'amour. Il est assez déprimé à l'idée d'arrêter de travailler et pensait qu'une fois à la retraite, il allait avoir une vie tranquille, quand il découvre que sa femme est partie avec un mec en camping-car ! C'est un homme dépassé par les femmes, sa vision de l'amour vient des livres qu'il adore. Et il vit plus de choses et d'histoires amoureuses en 3 semaines à la retraite que pendant toute sa vie avant !
Il est spécialiste de littérature et passionné par son métier, un peu perdu dans la vie en dehors de ses cours et de ses livres, sans grands désirs, et c'est un rôle dans lequel je suis entré confortablement. Et puis, très vite, c'était le travail de Martin de m'emmener dans un univers assez éloigné de moi.

Émile est très inspiré dans son métier, qu'il quitte sans doute à regret, mais à bout de souffle dans sa vie sentimentale. Il va peut-être retrouver un peu d'oxygène…

C'est un film sur l'état amoureux à la retraite. Encore une fois, il croyait qu'il allait avoir une retraite pépère et il se retrouve face à une succession de propositions féminines. Car le départ de sa femme lui fait découvrir qu'il peut retomber amoureux après 65 ans. Le film est d'un romantisme concret sur la vie d'un type qui est anéanti, puis qui va se retrouver dans un dépassement de propositions. Et le récit met en scène une diversité de personnages féminins : une femme libre dans son rapport à la sexualité, qui est écolo et qui lui dit "j'ai envie de toi", une intello tchékhovienne complexe confrontée à l'infidélité de son compagnon et enfin, un grand amour de jeunesse qui ressurgit.
Et le film se passe dans ce coin merveilleux, entre Dieppe et Varengeville-sur-Mer, côte sublime, j'ai adoré. Martin parle aussi dans ce film du problème de l'avancée de l'océan, avec des pans entiers de falaises qui s'écroulent pendant les grandes marées.

Quand il dit à ses élèves « Vous avez le droit d'être des poètes », on sent que vous vous êtes totalement approprié cette merveilleuse injonction…

Oui, mais c'est une injonction qui m'est étrangère ! Pour être un poète, il faut avoir une vie tragique, comme Verlaine, Baudelaire, Rimbaud ou Nerval, ce qui n'est pas mon cas. J'ai donc ajouté « Vous avez le droit d'être des poètes… mais vous ne serez pas obligatoirement Arthur Rimbaud ! ». C'est une injonction qui, tout à coup, veut dire autre chose : « Soyez des gens qui vous appropriez le langage et apprenez à vous exprimer. ».

Bien qu'assez égocentré, il est d'une grande tendresse avec sa mère.

J'ai toujours dit que la femme de ma vie était ma mère et on s'est bien compris, Martin et moi, sur ce terrain. Un acteur doit essayer de trouver à l'intérieur de lui des équivalences pour défendre des situations qui ne sont pas les siennes. J'étais très touché par la relation d'Émile avec sa mère, émouvante et magnifique.

Il croise trois femmes merveilleuses, trois visages de la féminité. Il est effrayé par le personnage de Carole Bouquet, ému par celui de Chiara Mastroianni et toujours épris de celui d'Emmanuelle Devos…

Avec Carole Bouquet, on se connaît depuis très longtemps. Je l'adore et elle est très affectueuse avec moi. C'est une sorte d'anarchiste d'une drôlerie totale. Elle incarne le grand cinéma, celui de l'époque de Claude Berri, de Philippe Noiret, de Michel Blanc. Et quand je suis en présence de gens comme Carole, le bonheur de ce métier, ce sont les conversations.

Vous aviez déjà tourné avec Chiara Mastroianni…

On avait tourné MARCELLO MIO, un film très joyeux, et j'ai toujours été impressionné par son élégance. C'est une personne très rare. Le fait de la connaître est un acquis pour nourrir son jeu. On a tout de suite été dans la joie de se retrouver. Ce qui est drôle dans notre métier, c'est qu'on nous met sur un plateau, on se rencontre, il y a le film qui se fait avec le réalisateur, mais il y a aussi le film qui se joue hors champ, entre les rencontres, les fulgurances, les animosités. Si le métier du cinéma me passionne, c'est que je vais à la découverte de la psyché des autres. Leur psyché m'intéresse musicalement, et un plateau c'est l'opportunité de se confronter à des gens qu'on ne revoit plus jamais par la suite. Sauf quand, de temps en temps, un miracle se produit et qu'on a l'occasion de se retrouver, comme Chiara et moi.

…mais jamais avec Emmanuelle Devos.

Elle a une très grande aisance, et une vraie densité de très grande actrice, et j'ai été très heureux de tourner avec elle. Elle a également l'art de la conversation entre les scènes, ce que j'adore ! J'étais très déstabilisé dans les scènes d'amour avec elle : je ne comprenais pas très bien ce que Martin me demandait. Mais elle a su me rassurer.

Qu'avez-vous pensé de la direction de Martin Provost ?

On communiquait bien, Martin sait exactement ce qu'il veut et il a réussi à m'emmener dans des endroits que je ne comprenais pas très bien. Cela dit, ce n'est pas si mal de ne pas tout comprendre et il y a une forme d'abandon, parfois dans la douleur, parfois dans le plaisir. Il faut avoir une certaine souplesse pour passer de l'univers de Martin Provost à celui de François Ozon, par exemple, qui n'ont rien à voir l'un avec l'autre. Quand on est acteur, on est comme un analyste avec des patients très différents, même si on ne se contente pas d'écouter : il faut agir.

INTERVIEW WITH EMMANUELLE DEVOS

Comment avez-vous découvert le projet ?

On s'était merveilleusement bien entendus, Martin et moi, sur VIOLETTE, qui avait été une formidable aventure, et j'avais très envie de retravailler avec lui. On est régulièrement en contact, et quand il m'a parlé de son nouveau projet, j'ai été charmée par le personnage qu'il me proposait.

Comment se sont passées vos retrouvailles avec Martin Provost sur le plateau ?

Nos rapports étaient très fluides. Il comprend immédiatement ce que je propose, tout comme je comprends ce qu'il recherche : tout est simple et, avec lui, on va droit au but. Il a une grande compréhension de tous ses personnages – il les vit, et il est capable de donner les intentions et le passé de chacun. C'est quelqu'un de très vif, et grâce à lui, le tournage est très agréable.

Qu'avez-vous pensé du scénario ?

C'est un film très différent de ses précédents. Car dans DEMAIN JE TOMBE AMOUREUX, qui est une sorte de voyage introspectif, Martin parle beaucoup de lui : il fait le point sur sa vie personnelle, sur ses sentiments. À partir d'un certain âge, on a parfois l'impression que toute vie amoureuse est finie, et puis, tout à coup, comme Émile dans le film, on se rend compte qu'on a encore des envies : les hommes, en tout cas, retrouvent à l'âge de la retraite une forme d'adolescence, une forme de liberté. Mais ils peuvent aussi ressentir un vide : pourquoi ne pas le combler avec des sentiments ?

Est-ce que vous voyez votre personnage, Laetitia, comme une amoureuse passionnée qui a quitté Dieppe car Émile n'a pas eu le courage de répondre à ses sentiments ?

C'est ce qu'elle prétend et, à mon avis, c'est un prétexte : elle est incroyablement libre et aventureuse, pour le meilleur et pour le pire. C'est quelqu'un qui a beaucoup de mal à s'attacher, et même si elle était amoureuse d'Émile, je ne la voyais pas se marier et se fixer. Bien évidemment, elle reproche à Émile de l'avoir laissée partir parce qu'il n'a pas voulu l'épouser, mais je ne suis pas sûre qu'elle se connaisse si bien : elle serait partie quoi qu'il arrive. Elle a grandi à Dieppe, dans les années 70, au sein d'une famille pesante et étouffante, et elle avait des aspirations autres, fantasques, et elle a fait sa vie. D'ailleurs, même quand elle retrouve Émile et qu'il est prêt à vivre avec elle, Lala repart. Elle fait partie de ces gens qui ne tiennent pas en place.

Vous êtes-vous imaginé ce qu'elle est devenue entre son départ de Dieppe et son retour ?

Comme elle l'explique elle-même, elle est partie aux États-Unis. Elle a été hôtesse de l'air et c'est un mode de vie que je connais bien. Je l'ai donc imaginée assez facilement profiter d'une existence passée à travers le monde, en particulier dans les années 80 et 90, où c'était royal d'être hôtesse de l'air ! Puis, peu à peu, les opportunités se sont amenuisées et le métier est devenu de plus en plus difficile. C'est aussi pour cela qu'elle est rentrée.

Elle pointe la différence de milieu social pour expliquer que son amour avec Émile était impossible… Vous partagez ce point de vue ?

Il y a tout un contexte social des notabilités de province que Martin m'a expliqué car, au départ, je ne le comprenais pas totalement. Émile est sans doute fils d'un universitaire, alors que

Laetitia vient d'un milieu plus modeste. En effet, dans une petite ville comme Dieppe, surtout dans les années 70, c'est un écart social qui pouvait entraver une relation amoureuse, mais dont je n'avais pas vraiment conscience.

Vous n'aviez jamais tourné avec Fabrice Luchini.

Il est assez intense pendant les scènes et très drôle entre les prises, avec beaucoup de choses amusantes à raconter. On tournait pas mal sur la plage de Dieppe, et je me suis rendu compte à quel point il est incroyablement populaire : les badauds venaient spontanément lui parler et comme il s'intéresse beaucoup aux gens, il leur posait énormément de questions sur leurs vies.

INTERVIEW WITH CHIARA MASTROIANNI

Qu'est-ce qui vous a convaincue de participer à ce projet ?

J'avais très envie de retravailler avec Fabrice avec qui j'avais eu une expérience formidable sur MARCELLO MIO et VICTOR COMME TOUT LE MONDE. Et j'étais très heureuse d'aller vers la comédie qui implique un changement de rythme et qui me permettait d'explorer des choses nouvelles et amusantes. Il y a beaucoup d'éléments de comédie dans les échanges entre Fabrice et moi que je trouve savoureux.
J'ai aussi trouvé audacieux de la part de Martin de vouloir raconter cette histoire par le prisme d'un homme, joué par Fabrice, qui se retrouve largué au sens propre et figuré et qui va croiser sur sa route trois femmes qui, chacune à leur façon, vont avoir une influence sur son parcours. Sans oublier le personnage de sa sœur qui a vraiment son importance !

Audrey est, au départ, une bourgeoise de province désespérée par la trahison de son mari, mais sa rencontre avec Émile, alias Fabrice Luchini, la sauve. Comment vous l'êtes-vous appropriée ?

Son côté romanesque m'a plu : elle est montée dans un train, sans savoir où elle allait, en s'embarquant dans un périple un peu casse-gueule pour fuir une situation insupportable. Pour moi, c'est en effet sa rencontre avec Émile qui la sauve : j'aime leur première rencontre où il lui conseille des livres et où elle lui répond qu'elle n'aime pas lire. Elle est un peu candide, sans filtre, mais en même temps, elle s'est pris une grande claque dans la figure, et elle est très directe. Pour autant, ce n'est pas un personnage qui inspire la pitié. Très vite, une complicité s'installe entre elle et Émile. Ils vont jusqu'à s'aider mutuellement, même s'ils partent de très loin car, au tout début, il est halluciné par cette femme qui ne lit pas, alors qu'il est pétri de son savoir de prof. Ils vont tous les deux se bousculer et c'est ce qui va aboutir à une belle rencontre, sans ambiguïté, en dehors d'une ébauche de baiser dans la chambre, dans un infime moment d'égarement.

Elle semble trouver sa place en travaillant comme femme de ménage, mais le regard de Martin n'est jamais condescendant ou méprisant, et on sent chez elle une forme de satisfaction.

Elle a vécu un tel choc émotionnel que le fait de se retrouver dans une situation très concrète la réconforte : c'est sale, on frotte, et après, c'est propre ! Moi-même, quand j'ai un coup de blues, faire des choses concrètes me rassure. Tout à coup, elle se sent utile et, surtout, cela lui évite de gamberger ! Elle sent aussi qu'elle contrôle ce qu'elle fait. Cela n'a évidemment pas la portée de ce qu'elle a vécu, mais c'est très rassurant.

Avez-vous retrouvé une forme de complicité immédiate avec Fabrice Luchini ?

Je ne l'avais jamais rencontré avant le film de Christophe Honoré et ça a été une vraie rencontre. Je le redoutais sans doute un peu, mais il a été très rieur, avec beaucoup d'humour et quelque chose que je n'avais pas perçu au cinéma : une vraie tendresse. Il s'en défend et passe son temps à dire qu'on ne peut pas compter sur lui pour qu'on n'ait pas trop d'attentes vis-à-vis de lui. Il s'autodénigre constamment, comme s'il voulait nous décourager de le fréquenter, mais ce n'est pas par fausse modestie. Pourtant, c'est un homme fascinant, animé par des choses très contradictoires, et il aime beaucoup plus les gens qu'il voudrait nous le faire croire. C'était une chance de travailler avec lui : il ne lâche rien, il cherche sans cesse de idées, et il n'est pas du tout blasé.

INTERVIEW WITH CAROLE BOUQUET

Qu'est-ce qui vous a convaincue de participer à ce projet ?

J'avais adoré SÉRAPHINE de Martin [Provost], avec Yolande Moreau. J'étais donc très bien disposée et, en lisant le scénario, j'ai été enchantée. En plus, quand j'ai su que j'aurais Fabrice [Luchini] en face de moi, je savais que j'allais rire.

Votre personnage est passionnant et d'une richesse folle, à la fois mante religieuse assumant ouvertement sa libido, défenseuse acharnée des animaux, mais aussi fonctionnaire zélée.

C'était un vrai cadeau et sa personnalité m'a beaucoup amusée. Nadège a le rôle qu'on attribue traditionnellement aux hommes et, dans le même temps, Martin écrit merveilleusement pour les femmes. Mais j'ai surtout adoré porter des dreadlocks pendant deux mois, et même si ce n'est pas très bon pour le cuir chevelu, je ne voulais plus les quitter. Je suis même allée faire une télé avec ! En même temps, il faut neuf heures pour mettre au point cette coiffure ! Martin m'a envoyé une photo de la romancière polonaise Olga Tokarczuk et, à partir de là, on est allés très loin pour interpréter le personnage.

Martin Provost vous a-t-il dit que vous incarniez Éros, le visage charnel de l'amour ?

Pas du tout ! Je suis ravie de l'apprendre, mais quand je travaille, ce qui me sert surtout, ce sont des choses pratiques : j'ai besoin de savoir comment je tiens une pince, par exemple, et je m'intéresse beaucoup à quoi va ressembler le personnage à travers la coiffure et les costumes. Mais je constate que pour Martin, Éros a de l'humour, et je trouve cela savoureux !

Vous n'aviez jamais tourné avec Fabrice Luchini.

On se connaît depuis très longtemps et il était déjà immensément drôle à l'époque. Cela dit, quand il était plus jeune, il me parlait moins de Victor Hugo ou de Cioran ! Mais, en effet, on n'avait jamais eu l'occasion de se croiser sur un plateau.
Nos retrouvailles sur ce film ont été extraordinaires. Je l'adore et il me fait rire, même sans Hugo ou Cioran ! Comme il est libre comme l'air, et qu'il n'a plus rien à prouver, c'est un compagnon de jeu merveilleux. Par moments, on évitait de se parler pour arriver à faire la scène. En même temps, il est beaucoup plus sérieux que moi : c'était moi la cancre, alors qu'il a un côté bon élève. Il faut dire que pour certaines scènes, il était difficile de garder son sérieux. Par exemple, pour la séquence dans la voiture où je devais l'enjamber alors qu'on était séparés par un obstacle de 30 cm de hauteur, j'en pleurais de rire. Heureusement, je n'étais pas filmée de face !

Qu'avez-vous pensé de Martin Provost comme directeur d'acteur ou plutôt d'actrices ?

Il est très facile à vivre ! Il est peut-être angoissé, mais ça ne se voit pas ! Il est adorable, et on s'amuse énormément, tout en faisant des choses parfois sérieuses. Il sait ce qu'il veut, mais il a une manière de s'y prendre et de nous demander des choses qui est absolument charmante.

LISTE ARTISTIQUE / CAST

Émile	Fabrice LUCHINI
Laetitia	Emmanuelle DEVOS
Audrey	Chiara MASTROIANNI
Nadège	Carole BOUQUET
Perrine	Hélène ALEXANDRIDIS
Agnès	Evelyne ISTRIA
La claveciniste	Klara CSORDAS

LISTE TECHNIQUE / CREW

Réalisation	Martin PROVOST
Scénario	Martin PROVOST
	Marc ABDELNOUR
Image	Guillaume SCHIFFMAN
1ère assistante mise en scène	Juliette MAILLARD
Casting	Brigitte MOIDON
	Marion PLOQUIN
Musique originale	Vincent DELERM
Montage	Florent VASSAULT
Son	Olivier MAUZEVIN
	Ingrid RALET
	Olivier GOINARD
Décors	Laure SATGÉ
Costumes	Caroline SPIETH
Scripte	Pierre CAZEAUX
Régie	Sébastien DELÉPINE
Directeur de production	Christophe DESENCLOS
Directrice de postproduction	Coralie COURNIL
Producteurs	François KRAUS
	Denis PINEAU-VALENCIENNE
Productrice associée	Vera MICHALSKI-HOFFMANN
Coproducteurs belges	Cloé GARBAY
	Bastien SIRODOT

Production

LES FILMS DU KIOSQUE

En coproduction avec

FRANCE 3 CINÉMA
MEMENTO PRODUCTION
VOLAPUK
UMEDIA

Avec le soutien essential de

CANAL +
CNC
la SACEM
la PROCIREP
l'ANGOA

En association avec

INDEFILMS 14
COFINOVA 22
SOFITVCINE 13
ENTOURAGE SOFICA 4
CINEMAGE 20
COFIMAGE 37
SANSOFICA
et UFUND
CINÉ+ OCS
FRANCE TÉLÉVISIONS

International sales

PARADISE CITY SALES